

متنح في ذروق شرق السورى
 بين المهلب منماة وقيصر
 شمس العصى قونت الى بدر
 الدق حتى اذا اجتمعا انت بالمشتري

Il écrivit à un homme aimable, qui se trouvait malade, les vers suivants :

passage du même historien (*Kitab-al-raoudataïn*, man. ar. 707 A, fol. 120 r.), on lit بنو الاصافر. L'auteur s'exprime ainsi : بنو

اصافر من خشية انتقامكم صفر. La crainte de sa vengeance fit pâlir le visage des Romains. Ce mot est quelquefois écrit الصفر, comme dans ce passage de l'Histoire d'Espagne de

Makarri (man. ar. 704, tom. I, fol. 47 v.) : قيصر الذى تورخ :

« César, dont l'ère, « qui est celle des Romains, a précédé la naissance du Messie. » Et

ailleurs (fol. 45 v.) : تاريخ الصفر المشهورة عند الحجز :

« L'ère des Romains, qui est connue des peuples étrangers. » Le mot

بنو الاصفر, ainsi qu'on l'a vu par la citation des vers d'Adi ben Zeïd, existait chez les Arabes avant la naissance de Mahomet; mais

l'origine de ce nom n'a jamais été parfaitement connue. Au rapport de Birouni (*Al-dhâr*, man. arabe de la Bibliothèque de l'Arsenal n° 17, fol. 29 v.), « les Césars étaient fils d'Asfar, بنو الاصفر,

« c'est-à-dire de Soufar, fils de Nefar, fils d'Esau, fils d'Abraham. »

Suivant le témoignage de l'auteur du *Kamous* (tom. I, pag. 579.

éd. de Calcutta), « les *Benou'lasfar* étaient les empereurs romains.

« Ils avaient reçu ce nom, ou parce qu'ils descendaient d'Asfar.

« fils de Ronm et petit-fils d'Esau, ou parce que, des Abyssins les

« ayant vaincus et ayant violé leurs femmes, celles-ci avaient donné

« le jour à des enfants qui avaient le teint jaune. » Ebn-Khalifkan.

dans son *Histoire des hommes illustres* (man. ar. 730, fol. 410 v.,

411 r.), s'exprime en ces termes : « Il existe un point de philolo-

« gie fort curieux et qui a donné matière à de nombreuses ques-

« tions. Les Romains sont nommés *Benou'lasfar*, بنو الاصفر ; et

« ments qui concernent leurs dynasties. Il a pris pour
 « base de son travail le recueil de cent chansons fait
 « par des musiciens pour le khalife Raschid. Sur cha-
 « cune de ces pièces il a rassemblé des détails de tout
 « genre, et a réellement épuisé la matière. Ce livre
 « est vraiment, pour les Arabes, un livre essentiel,
 « qui offre en un seul corps, sur tous les genres de
 « poésie, d'histoire, de musique et sur les autres
 « sciences, tous les détails intéressants connus à cette
 « époque, mais qui se trouvaient disséminés dans une
 « foule d'ouvrages. Ce recueil, auquel, sous ce rap-
 « port, aucun autre ne saurait être comparé, est le
 « modèle le plus parfait que puisse se proposer un
 « amateur de la littérature. »

Plus bas, le même historien confirme encore son jugement¹. « Voyez, dit-il, tout ce que renferme le
 « *Kitab-alagâni* de morceaux en vers et en prose : c'est
 « véritablement le livre capital des Arabes. Il offre des
 « détails circonstanciés sur la langue, l'histoire, les
 « récits de combats, la religion, la vie du prophète.
 « les anecdotes qui concernent les khalifes et les rois,
 « la poésie, la musique, et enfin sur toute sorte de
 « sujets. On ne saurait trouver un ouvrage plus com-
 « plet et plus instructif. »

Le *Kitab-alagâni* est cité presque à chaque page du
 commentaire de Soïouti sur l'ouvrage intitulé *Mogni-
 allebib*².

¹ Manuscrit du Roi, fol. 231 v.; manuscrit de M. Silvestre de Sacy, fol. 256 r.

² Man. ar. 1238.

« de peur d'interrompre entièrement la marche de la
 « narration : on les réservera pour un autre lieu , où
 « ils trouveront commodément leur place au milieu de
 « faits analogues; sans interrompre le fil du discours et
 « couper désagréablement une narration continue. De
 « cette manière tout sera arrangé dans un ordre plus
 « convenable et plus régulier.

« Peut-être, dit l'auteur de ce recueil, ceux qui jet-
 « teront les yeux sur mon ouvrage désapprouveront
 « que je ne l'aie pas partagé en chapitres, divisés sui-
 « vant les genres de musique ou les classes des musi-
 « ciens, d'après l'ordre chronologique, ou en réunissant
 « tous les vers d'un même poète qui ont été mis en
 « musique; mais plusieurs raisons nous ont décidé à
 « suivre le plan auquel nous nous sommes attaché.
 « D'abord nous avons placé en tête de notre ouvrage
 « les trois chansons choisies qui ont pour auteurs des
 « *ansaris* (des auxiliaires du prophète), des *moha-*
 « *djirs* (des émigrants à Médine), dont le premier,
 « Abou-Katifah, n'est point au nombre des poètes les
 « plus distingués. Ensuite vient Omar ben-Abi-Rebiah,
 « puis Nasib. L'ouvrage ayant été entrepris sur ce
 « plan, et l'auteur ne pouvant plus ranger les poètes
 « dans un ordre régulier, il fallut que la fin fût mise
 « en harmonie avec le commencement, et chacun fut
 « placé suivant que le récit l'amenait. L'auteur suivit
 « la même marche pour le reste des cent chansons
 « choisies; elles ont toutes été rangées sans égard à
 « l'ordre que devaient occuper les poètes et les musi-
 « ciens; car on ne s'est pas proposé, dans cet ouvrage, de

« former des catégories régulières, mais de réunir des
« chansons accompagnées des faits qui les expliquent :
« de cette manière le défaut d'ordre ne pouvait avoir
« de graves inconvénients. En second lieu, parmi les
« chansons, il en est peu sur lesquelles plusieurs mu-
« siciens ne se soient exercés à la fois en suivant des
« principes différents. Dans ce cas il était impossible
« de les classer suivant les méthodes, puisqu'il n'y
« avait aucune raison de rapporter la chanson à un
« mode ou à un musicien plutôt qu'à un autre. En
« troisième lieu, si nous n'avions pas suivi cette mar-
« che, nous n'aurions pas pu nous dispenser, en citant
« la chanson d'un poète, tel que Ishak entre autres,
« et en transcrivant l'histoire qui la concerne, de rap-
« porter tout ce qu'en ont dit les auteurs et ceux dont
« ils ont suivi le témoignage; ce qui aurait entraîné
« une prolixité fatigante sans beaucoup d'utilité réelle.
« Or nous aurions été directement contre le plan que
« nous nous sommes tracé, qui consiste à éviter les
« longueurs; ou, si nous n'eussions donné qu'une par-
« tie des faits, on aurait reproché à notre ouvrage
« d'être moins complet que d'autres. Il en est de même
« de l'histoire des poètes : si nous nous fussions con-
« tenté de citer la musique faite sur un morceau de
« poésie, sans aller plus loin et sans compléter ce qui
« concerne cette matière, nous aurions produit sur les
« esprits une impression de dégoût et d'ennui, attendu
« que l'homme aime naturellement à passer d'un sujet
« à un autre, et à se délasser en substituant à l'objet
« auquel il est accoutumé un objet nouveau. La chose

« regardé comme supposé et présentait d'ailleurs peu
 « d'utilité. Il ajouta qu'il doutait en effet de l'authenti-
 « cité de l'ouvrage, attendu que les confrères d'Ishak
 « s'accordaient à regarder cette production comme lui
 « étant étrangère, et que Hammad, fils d'Ishak, était
 « le plus ardent des hommes à soutenir cette opinion.
 « Et certes, ajouta-t-il, son assertion est vraie et sa
 « dénégaration parfaitement motivée.

« Mohammed ben-Khalf-Waki assurait avoir entendu
 « Hammad protester que son père n'était point auteur
 « de cet ouvrage, et ne l'avait même jamais vu. Il al-
 « légua, pour preuve, que des vers rassemblés dans
 « ce recueil, avec les noms de leurs auteurs, et aux-
 « quels se trouvent joints des détails historiques, n'ont,
 « pour la plupart, jamais été mis en musique, et que
 « les indications qui attribuaient les airs à tels et tels
 « compositeurs étaient, en grande partie, erronées.
 « Hammad ajoutait : « Les autres recueils que mon père
 « a publiés sur les chansons démontrent clairement la
 « supposition de celui dont il s'agit. Il fut composé,
 « après la mort de mon père, par son libraire, *وزاق* ; à
 « l'exception toutefois de la pièce intitulée *السرفسة*
 « (*l'Indulgence*), qui est placée en tête du livre, et
 « qui est bien l'ouvrage de mon père. Les histoires qui
 « l'accompagnent sont absolument telles que je les lui
 « ai entendu raconter ; seulement on s'est permis d'a-
 « jouter ou de supprimer quelques mots. »

« Ahmed ben-Djafar-Djahadah assurait avoir connu
 « le libraire auteur de cette collection ; il se nommait
 « Sindi et avait sa boutique à Bagdad, sur la rive orien-

« Le coursier bai se plaindrait de la course pénible
 « à laquelle je l'oblige, et exprimerait son mécon-
 « tement s'il pouvait parler. »

« 3° De l'air d'Ebn-Mahrez sur les vers de Nasib,
 « qui appartiennent au même mètre, et qui commencent
 « ainsi :

اهاج هواك المنول المتقيسادم

نعم وبه مني شباك مسعالم

« La vue d'un ancien séjour a réveillé ta passion.
 « Oui. Et l'on y aperçoit les traces de celle qui cause
 « tes chagrins. »

« Si l'on en croit Djahadah, ou plutôt ceux qu'il
 « cite, les trois chansons qui formaient le recueil sus-
 « dit étaient :

« 1° L'air d'Ebn-Mahrez sur les vers de Medjnoun,
 « qui appartiennent au mètre التقييل الثاني, et qui
 « commencent ainsi :

أذا ما طواك الدهر بنا امر مالك

فشان المنايا القاصيات وشافيا

« O Qum-Malik, lorsque la fortune, t'arçonnant, tu
 « pourras t'en prendre à moi et aux destins rigoureux. »

« 2° L'air d'Ibrahim de Mausel sur les vers du poète
 « Aradj, العرق, qui appartiennent au mètre التقييل الثاني,
 « et qui commencent ainsi :

الى جيداء قد بعثوا رسولا

ليصرنها فبلا صهب السنين سستينول

« seli. Or ce musicien fut un de ceux qui, par ordre
 « de Raschid, présidèrent au choix de ce recueil. Il
 « avait pour collaborateurs Ismaïl ben-Djami et Fo-
 « laïh. Aucun des deux n'était, dans son art, inférieur
 « à Ibrahim, si même il ne lui était pas supérieur.

« Comment peut-on supposer que ces deux musi-
 « ciens se soient accordés avec Ibrahim pour insérer
 « une chanson composée par lui dans un recueil de
 « trois chansons seulement, choisies parmi tous les
 « chefs-d'œuvre de la musique arabe comme les pièces
 « les plus excellentes? S'ils avaient agi de la sorte,
 « c'eût été reconnaître d'une manière formelle la su-
 « périeurité d'Ibrahim et s'avouer inférieurs à lui en
 « mérite, ce qu'ils étaient bien loin de penser.

« Ishak, d'après le récit de son fils Hammad, se ren-
 « dit un jour chez son père, Ibrahim ben-Maïmoun,
 « pour le saluer. « Mon fils, lui dit Ibrahim, je ne crois
 « pas que personne ait jamais reçu de ses enfants au-
 « tant de preuves de tendresse que j'en éprouve de ta
 « part. Je sais apprécier tes sentiments pour moi. Dé-
 « sires-tu quelque chose que je puisse faire pour ré-
 « pondre à ton affection? » ~~Il~~ lui répartit : « Tout ce
 « que vous venez de dire est vrai. Je prie le ciel d'ac-
 « corder une longue vie à un père pour lequel je sa-
 « crifierais la mienne. Je n'aurais, ajoutai-je, qu'une
 « seule chose à réclamer de votre bienveillance : ce
 « vieillard que vous connaissez va mourir demain ou
 « après demain. Je ne l'ai jamais entendu; et chacun
 « m'en témoigne sa surprise, sachant que je vous tiens
 « d'aussi près. » Il me demanda de qui je voulais par-

« part du Khalife. Les deux vieillards montèrent à
 « cheval, se dirigèrent vers le palais, et moi je les
 « accompagnai. Au milieu du chemin mon père me
 « demanda quel jugement j'avais porté d'Ebn-Djami.
 « Je le priai de me dispenser de répondre; mais il
 « exigea impérieusement que je lui fisse connaître
 « mon sentiment. « Eh bien, lui dis-je, quoique je
 « professe pour vous la plus haute estime, cependant
 « vos talents pour la musique, comparés à ceux d'Ebn-
 « Djami, m'ont paru faibles et presque nuls. » Mes
 « deux compagnons continuèrent leur route vers le
 « palais de Raschid, et moi je retournai à mon logis,
 « attendu que je n'avais pas encore été présenté à ce
 « prince. Le lendemain matin mon père me fit dire
 « de le venir trouver. « Mon fils, me dit-il, l'hiver
 « vient de commencer, et tu vas être obligé à des dé-
 « penses extraordinaires. Voilà une somme d'argent
 « considérable que je te donne, afin que tu l'emploies
 « pour ton usage. » Je me levai, je baisai la main et
 « la tête de mon père, et je fis emporter l'argent que
 « je me disposais à suivre. Mon père, m'ayant rappelé,
 « me demanda si je savais pour quel motif il m'avait
 « fait ce présent. Je lui répondis que sans doute il avait
 « voulu récompenser ma franchise à son égard et à
 « l'égard d'Ebn-Djami. « Mon fils, me dit-il, tu as bien
 « jugé. Va en paix. »

« Cette anecdote, à laquelle on pourrait facilement
 « en ajouter d'autres du même genre, suffit pour dé-
 « montrer quelle haute idée Ibrahim avait d'Ebn-Djami,
 « malgré la rivalité et la jalousie qui existaient entre

NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE.

DÉCEMBRE 1835.

MÉMOIRE

Sur l'ouvrage intitulé كتاب الاغانى *Kitab-alagâni*,
c'est-à-dire *Recueil de chansons*, par M. QUATREMÈRE,
membre de l'Institut.

(Suite.)

HISTOIRE ET GÉNÉALOGIE D'ABOU-KATIFAH.

« Abou-Katifah avait pour véritable nom Amrou,
« fils de Walid, fils d'Okbah, fils d'Abou-Moaït. Le
« nom de ce dernier était Aban, fils d'Abou-Amrou,
« fils d'Ommaïah, fils d'Abd-Schems, fils d'Abd-Me-
« naf, fils de Kosâï, fils de Kelab, fils de Morrah, fils
« de Kaab, fils de Louwaï, fils de Gâleb. Tous les gé-
« néalogistes sont d'accord sur ce point. Si l'on en
« croit Haïthem ben-Adi, dans l'ouvrage intitulé *Ma-*
« *thalib*, المثالب (les Défauts), Abou-Amrou, dont le
« nom était Dhakwan, était esclave d'Ommaïah et fut

« adopté par lui. Suivant le même auteur, Dagfal¹,
 « le généalogiste étant un jour entré chez Moawiah,
 « ce prince lui demanda qui il avait vu parmi les plus
 « illustres Koraïschs. Il répondit : « Abd-almotaleb ben-
 « Hâschem et Ommaïah ben-Abd-Schems. » Le khalife
 « l'ayant invité à lui faire le portrait de ces deux
 « hommes, il répondit : « Abd-almotaleb avait le teint
 « blanc, était d'une haute taille, beau de visage, et
 « portait sur son front la lumière de la prophétie et
 « la majesté de la royauté. Il était entouré de ses dix
 « enfants, qui ressemblaient à autant de lions. » Moa-
 « wiah ayant désiré connaître le signalement d'Om-
 « maïah, Dagfal lui dit : « C'était un vieillard de petite
 « taille, maigre de corps, aveugle, et qui avait pour
 « conducteur son esclave Dhakwan. — Non, dit Moa-
 « wiah, c'était son fils Abou-Amrou. — Vous le pré-
 « tendez, reprit Dagfal, et c'est vous qui avez mis en
 « vogue cette tradition ; mais quant à moi, ce que je
 « sais de science certaine, est ce que je vous ai rapporté. »

« Maintenant nous allons reprendre la suite de la
 « généalogie. Louwaï était fils de Gâleb, fils de Fehr,
 « fils de Mâlek, fils de Nadar, fils de Kenanah. Nadar,
 « suivant la plupart des généalogistes, est la souche

¹ Dagfal ben-Handalah-Sedousi est célèbre chez les Arabes comme ayant possédé au plus haut point la science des généalogies. On peut voir, sur ce personnage, Ebn-Kotaïbah (*ap. Eichhorn, Monumenta antiquissimæ historiæ Arabum*, page 44); Meïdani (*Proverb.* 37, 40, 5479); Abou'lala (*Commentaire sur ses poésies*, man. de Scheidius 17, page 366); Tebrizi (*Commentaire sur le Hamasah*, page 124); Ebn-Khallikan (man. ar. 730, fol. 233 r.).

« sauf quelques différences. On rapporte que l'apôtre
 « de Dieu donnait à cet égard un démenti aux généa-
 « logistes et réfutait leurs assertions. Il existe aussi des
 « dissidences d'opinion relativement aux noms de quel-
 « ques-uns de ceux qui sont compris dans cette table ;
 « mais j'ai expliqué tout cela dans mon Livre des gé-
 « néalogies, de manière à dispenser de recourir à au-
 « cun autre ouvrage¹. Abou-Katifah et sa famille fai-
 « saient partie des *Anabis*, عنابيس, une des branches
 « de la famille d'Ommaïah. Ommaïah eut onze en-
 « fants mâles, dont chacun portait un prénom dérivé
 « du nom d'un de ses frères, savoir : Alas, Abou-Alas,
 « Alaïs, Abou-Alaïs, Amrou et Abou-Amrou, Harb
 « et Abou-Harb, Sofian et Abou-Sofian, et Alawis.
 « Ils ne portaient pas d'autres prénoms. C'est parmi
 « eux que se trouvaient les *Aïas*, الاعياص, ainsi que
 « nous l'a rapporté Haremi ben-abi-Lala, dont le vé-
 « ritable nom était Ahmed ben-Mohammed ben-Ishak,
 « et Tousi, dont le nom était Ahmed ben-Soleïman.
 « Suivant une tradition qui remonte à Zobair ben-
 « Bakkar, cette famille se partageait en deux branches,
 « les *Aïas*, الاعياص, savoir : Alas, Abou-Alas, Alaïs,
 « Abou-Alaïs et Awis; et les *Anabis*, العنابيس². Ce

¹ Cette généalogie a été exposée avec beaucoup de détails par divers historiens arabes, entre autres par Ebn-Kotaïbah, l'auteur du *Sirat-alresoul* (man. arabe 629, fol. 14 et suiv.); Abou'lfeda (*ap. Specimen historiae Arabum*, ed. White, pag. 486 et suiv.), etc. On peut voir aussi les observations savantes que M. Silvestre de Sacy a publiées dans le tome XLVIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

² Ebn-Kotaïbah (*Monum. antiq. historiae Arabum*, page 86.)

« nom comprenait Harb, Abou-Harb, Sofian, Abou-
 « Sofian, Amrou et Abou-Amrou. Ils avaient reçu ce
 « surnom attendu que, conjointement avec leur frère
 « Harb, ils avaient tenu ferme au combat d'Okkad,
 « s'étaient liés eux-mêmes¹ et avaient combattu avec
 « un courage intrépide², ce qui les avait fait comparer
 « à des lions; car le mot *عنبسة*, au pluriel *عنايس*,
 « est un des noms de cet animal. Le poète Abd-allah
 « ben-Fadalah, de la tribu d'Asad, dit au sujet de cette
 « famille :

« C'est parmi les Aias, ou les enfants de Harb,
 « qu'on trouve un homme qui brille comme l'étoile
 « blanche qui pare le front d'un noble coursier. »

« Voici à quelle occasion fut composé ce vers :
 « Abd-allah ben-Fadalah, de la famille d'Asad ben-
 « Khozaïmah, s'étant rendu auprès d'Abd-allah ben-
 « Zobaïr, lui dit : « Mon argent est épuisé et ma mon-
 « ture est harassée de fatigue. » Abd-allah demanda à
 « voir l'animal, qui lui fut aussitôt amené. Ensuite il

¹ Le texte porte *عقلوا انفسهم*. Le verbe *عقل* signifie *atta-
 cher les pieds d'un chameau ou d'un autre animal*. C'est ainsi que
 nous lisons dans un passage de l'histoire de Nowaïri (man. arabe
 645, fol. 23 v.) : *عقلها برجلها* « Il l'attacha par le pied. » Il est
 probable que les enfants d'Ommaïah s'étaient attachés de cette
 manière afin de se mettre dans l'impossibilité de fuir. C'est ainsi
 que, suivant le témoignage de l'auteur du *Kitab-alagani* (tome IV,
 fol. 224 v.), le poète Ferazdak se garrotta lui-même et jura de ne
 pas se délier jusqu'à ce qu'il eût appris tout l'Alcoran.

² On peut voir, sur les combats livrés à la foire d'Okkad, le récit
 de Nowaïri (*ap. Histor. præcipuorum arabum Regnorum*, page 73
 et suiv.).

« Il composa également cette chanson, qui ne fait
« pas partie des cent chansons choisies :

« Plût à Dieu que je susse (et à quoi me sert ce
« souhait?) si Ialben et Beram sont encore dans leur
« état ordinaire ;

« Si Akik est aujourd'hui ce qu'il était pendant mon
« séjour, ou si, depuis mon départ, il a éprouvé les
« bouleversements que peuvent amener le temps et
« les événements!

« Au lieu de mes compatriotes, je trouve ici les
« tribus d'Akk, de Lakhm, de Djedham. Et quel rap-
« port y a-t-il entre Djedham et moi?

« J'ai échangé les habitations de ma famille, ces
« palais vastes et pompeux, pour des châteaux élevés,
« décorés de peintures, et sur le faite desquels chantent
« des colombes.

« Si tu parviens auprès de mes compatriotes, adresse-
« leur mes salutations. J'ai bien rarement occasion de
« leur donner cette marque de souvenir. »

« Le mètre de cette chanson est celui que l'on ap-
« pelle خفيف (léger); l'air est ثقيل اول (lourd). Ial-
« ben et Beram sont deux noms de lieu. اطم est le
« pluriel de اطم, et signifie *des châteaux, des pa-*
« *lais*. Au rapport d'Asmaï, اطم désigne des maisons
« couvertes de toits. Suivant le témoignage d'Ebn-
« Ammar, il faut écrire اواش avec un *schin*; ce qui
« indiquerait que ces palais étaient موشية, c'est-à-dire
« منقوشة, ornés de peintures. Ishak lit اواس avec un
« *sin*; c'est le pluriel de اسق, qui signifie اصل, ori-

« occasion l'anecdote suivante. Une femme de Médine
 « ayant épousé un habitant de la Syrie, son mari
 « l'emmena malgré elle pour la conduire au pays qu'il
 « habitait. Cette femme, en ce moment, ayant en-
 « tendu un chanteur qui récitait les vers d'Abou-Ka-
 « tifah, poussa des soupirs convulsifs et tomba morte.

« Suivant un autre récit, une femme de la famille
 « de Zehrah étant sortie de chez elle pour réclamer
 « une dette, fut rencontrée par un homme de la fa-
 « mille d'Abd-Schems, qui habitait la Syrie. Ayant
 « pris des informations sur cette femme, et sachant

« Il se livra, entre lui « وبين الهند حرب يشيب لها الوليد
 « et les Indiens, un combat qui ferait blanchir d'effroi un jeune
 « homme. » Ailleurs (tome V, page 232), on lit ce vers :

لقد اهدت الايام لي كل شدة

تشيب لها الاكباد فضلا عن السراس

« Les destins ont amené sur moi tous les genres de malheurs qui
 « feraient blanchir le foie, à plus forte raison la tête. »

Dans le roman d'Antar (manuscrit, tome III, fol. 10 r.) : جرى
 قتال يشيب من (fol. 61 r.), بينها حرب يشيب الاطفال
 (fol. 199) ; الحرب المشيب للصبي (fol. 147 r.) ; هوله الاطفال
 جرى بينه الحرب... شي يشيب مع ذلك الاطفال (fol. 210 v.) ;
 جرى بينهم من الحرب ما يشيب الشباب (fol. 210 v.) ;
 ailleurs (tome IV, fol. 77 v.) , on lit ce vers :

اذا خاض العجاجة يوم ضرب

يشيب الطفل من قبل القطام

« Lorsqu'il s'enfonce au milieu de nuages de poussière, dans un
 « jour de combat qui ferait blanchir l'enfant avant qu'il soit sevré. »

« Ma naissance, du côté des femmes, remonte à
 « Kosai et à Makhzoum; et je ne suis point un homme
 « du commun.

« Les liens du sang m'attachent à Arwa, de la fa-
 « mille de Koraïz, et Arwa de Khaïr, fille d'Abou-
 « Akil.

« Ces deux tribus (j'en jure par la vie de ton père)
 « peuvent se vanter de la noblesse la plus ancienne.

« O Abou-Dhobab, passe en revue des femmes aussi
 « illustres, afin que les hommes sensés puissent peser
 « tes paroles.

« Je n'ai point eu Zerkâ pour mère : je n'ai point à
 « rougir d'une pareille naissance. Aucun lien de pa-
 « renté ne m'attache à la famille d'Azrak. »

« Le surnom d'Abou-Dhobab désigne ici le khalife
 « Abd-almelik. Zerka, de la tribu de Kendah, était
 « une des ancêtres de ce prince; et on citait volontiers
 « cette femme pour railler le khalife. Le poète, ayant
 « appris qu'Abd-almelik ne cessait de le décrier, fit les
 « vers suivants :

« J'ai appris que le fils de Kalamess se platt à m'in-
 « sulter. Quel être, parmi les hommes, est irrépro-
 « chable et à l'abri des outrages ?

« Qui êtes-vous? vous autres? qui êtes-vous, dites-
 « moi qui vous êtes? Déjà bien des faits paraissent au
 « jour, tandis que d'autres restent cachés. »

« Abd-almelik, ayant eu connaissance de ces vers,
 « s'écria : « Je n'avais pas cru que nous fussions des
 « êtres ignorés. Certes, si je ne conservais quelques
 « égards pour cet insensé, je le traiterais comme un

« homme qu'il connaît bien, et je ferais déchirer sa
« peau à coups de fouet. »

« Abou-Katifah ayant répudié sa femme, elle épousa
« un habitant de l'Irak. A peine le nouveau mariage
« avait-il été contracté et consommé, que le poète
« exhala son repentir dans ces vers :

« O tristesse mortelle ! me voilà séparé de la fille
« d'Amrou ; et sa famille a pris la route de l'Irak.

« Il ne m'est plus permis de lui rendre visite ; et
« nous ne nous réunirons plus jusqu'au jour de la ré-
« surrection.

« Peut-être que Dieu nous la ramènera, par la mort
« de son mari, ou par un divorce.

« Dans ce cas, je recouvrerais la joie et le bonheur.
« Nous nous rapprocherions après une longue sépara-
« tion. »

« Saïd ; fils d'Othman, avait été nommé, par Moa-
« wiah, gouverneur du Khorasan. Après sa destitu-
« tion, il se rendit à Médine, conduisant avec lui des
« sommes d'argent considérables, des armes et trente
« esclaves du pays de Sogd (la Sogdiane), qu'il chargea
« de lui bâtir une maison. Tandis qu'il était assis dans
« son habitation, ayant auprès de lui Ebn-Saihan, Ebn-
« Zambah, Khaled ben-Okbah et Abou-Katifah, ces
« esclaves s'étant concertés entre eux, se jetèrent sur
« lui et l'égorèrent. Abou-Katifah, ou, suivant une
« autre tradition, Khaled, fils d'Okbah, fit, dans ces
« vers, l'éloge de Saïd :

« O mon œil, verse des larmes comme une pluie
« abondante ; pleure Saïd, fils d'Othman, fils d'Affan.

« ben-Kaab, avec lequel il était parent du côté des
 « femmes. Aous l'accueillit avec la plus grande dis-
 « tinction et le reçut dans sa maison. Au bout de
 « quelque temps il dit à Aïoub : « As-tu, mon cousin,
 « l'intention de te fixer auprès de moi, dans ma mai-
 « son ? » Aïoub déclara que tel était son désir. « En
 « effet, ajouta-t-il, je sais parfaitement que, si je re-
 « tournais dans ma tribu étant coupable d'un meurtre,
 « je ne serais nullement en sûreté; et je n'ai plus dé-
 « sormais d'autre asile que ta maison. » Aous répondit :
 « Je suis avancé en âge; peut-être ma mort n'est-elle
 « point éloignée. Je crains que mes enfants n'aient pas
 « pour toi tous les égards que je te témoigne, et qu'il
 « n'arrive entre eux et toi quelque différend qui leur
 « fasse oublier les devoirs que leur imposent les liens
 « du sang, *يقتعون فيه الرحم*. Choisis dans la ville de
 « Hirah le local qui te conviendra le mieux, et in-
 « dique-le-moi; je te le donnerai ou je l'achèterai pour
 « toi. » Aïoub avait un ami qui habitait dans le quar-
 « tier oriental de Hirah, et Aous demeurait dans la
 « partie occidentale de cette ville. Aïoub ayant témoi-
 « gné le désir que la maison qui lui serait donnée fût
 « près du lieu où se trouvait Osam ben-Okdah, l'un
 « des descendants de Hareth ben-Kaab, Aous lui
 « acheta, pour trois cents *oukiah* d'or, un terrain sur
 « lequel la maison devait être bâtie. Il dépensa cent
 « *oukiah* pour les constructions; ensuite il donna à
 « son ami deux cents chameaux avec leurs pasteurs,
 « un cheval et une jeune esclave. Aïoub continua de
 « résider dans la maison d'Aous jusqu'à la mort de

« pela le meurtre qui avait causé la fuite de son père.
 « L'Arabe répondit qu'il avait entendu parler des en-
 « fants d'Aïoub. Du reste il ne laissa pas entrevoir à
 « Zeïd qu'il l'eût reconnu. Celui-ci, ayant demandé à
 « l'Arabe de quelle tribu il était, et ayant appris qu'il
 « appartenait à celle de Taï, sentit dissiper ses craintes
 « et ne poussa pas plus loin ses questions. L'inconnu,
 « profitant de sa sécurité, lui décocha une flèche, qui
 « pénétra entre ses deux épaules et lui perça le cœur.
 « Zeïd ne cessa de tenir le sabot de sa monture jus-
 « qu'à ce qu'il expira¹.

« Cependant les compagnons de Zeïd l'attendirent
 « jusqu'au soir; et, ne le voyant pas revenir, ils se per-
 « suadèrent qu'il s'était laissé emporter à la poursuite
 « du gibier. Ils le cherchèrent toute la nuit et ils per-
 « daient l'espoir de le rencontrer; enfin, au point du
 « jour, ayant continué leurs perquisitions, ils recon-

¹ Le texte porte *فلم يرم حافر دابته حتى مات*. Je lis
فلم يرم. Le verbe *رَامَ* (ي) signifie *cesser, quitter*. On lit dans
l'Histoire de la conquête de Jérusalem, écrite par Imad-eldin-Is-
 fahani (man. ar. 714, fol. 80 r.): *لم يرموا موضع قتالهم*. Ils
 « ne quittèrent pas leur champ de bataille. » Et ailleurs (fol. 89 v.):
ما رام حتى نال ما رام. « Il ne quitta pas jusqu'à ce qu'il eût
 « obtenu ce qu'il désirait. » On serait tenté de croire que, dans ce
 passage, il faut lire *ظهر دابته*, et traduire « Zeïd ne quitta
 « point le dos de sa monture jusqu'au moment où il expira. » Si l'on
 admet la leçon que présente le texte qui est sous nos yeux, on peut
 supposer que Zeïd, renversé de sa monture par suite de la bles-
 sure qu'il avait reçue, saisit le sabot de l'animal et le tint forte-
 ment serré jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

« écrire¹; et il devint extrêmement habile dans cet art.
 « Il fut choisi pour secrétaire du roi Noman-le-Grand,
 « **الأكبر**, et remplit longtemps ces fonctions. Il
 « épousa une femme de la tribu de Taï, dont il eut
 « un fils, auquel il donna le nom de Zeïd, qu'avait
 « porté son père.

« Hammar avait pour ami, un des principaux *dih-*
 « *kan*², appelé Farruk-mahan, **فروخ ماهان**, qui lui

¹ Soïouti atteste le même fait (man. ar. 1238, fol. 107 v.).

² Le mot *Dihkan*, **دهقان**, qui est d'origine persane, s'écrivait primitivement *Dihgan*, **دهگان**. Il tirait son origine du mot **ده**, qui désigne un *bourg*. Ce sont les Arabes qui ont changé le **ك** en **ق**; et les Persans, en reprenant ce terme, lui ont conservé la forme que lui avaient donnée leurs voisins. Cette expression paraît avoir existé de temps immémorial dans les contrées de la Perse et de la Chaldée; car nous lisons dans l'histoire de Polybe (*Historia*, lib. V, cap. LIV, tome II, page 329) que, dans la ville de Séleucie, il existait des hommes appelés *Adeiganes*, **Ἀδειγάνες**, ou, comme portent plusieurs éditions, *Deiganes*, **Δειγάνες**, et qui tenaient dans cette ville un rang distingué. Or ce mot, comme on peut facilement le supposer, nous représente le terme persan *dihgan*, **دهگان**. Suivant l'auteur du lexique intitulé *Borhani-kati* (page 409, éd. de Calcutta), le mot *dihgan*, **دهگان**, ou *dihkan*, **دهقان**, désigne 1° un *agriculteur*; 2° un *homme versé dans la connaissance de l'histoire, un historien*. Le premier sens se trouve surtout chez des écrivains d'une époque un peu récente. On lit dans l'Histoire des descendants de Timour (*Matla-alsaadein*, man. pers. de l'Arsenal 24, fol. 217 v.): **دهاتین در میدان مصان**: « Les agriculteurs semaient dans le champ des combats la semence des troubles. » Plus loin, on lit le mot **دهقنیت**, *agriculture*, qui se trouve dans ce passage (fol. 181 v.): **برزاعت و دهقنیت میل عظم داشت**. Il avait beaucoup d'inclination pour la vie champêtre et l'agriculture. La seconde

« côté, lui demanda s'il restait encore des enfants de
« la famille de Mondhar, et s'ils possédaient quelques
« qualités estimables. « O monarque heureux! répon-
« dit Adi, la famille de Mondhar compte encore plu-
« sieurs membres pleins de mérite.» Le roi lui ayant
« donné l'ordre de mander ces princes, Adi les fit
« venir et les logea tous dans sa maison. »

Suivant une autre narration, Adi, s'étant rendu à Hirah, s'aboucha avec les fils de Mondhar et leur donna les avis qu'il voulait leur faire adopter; après quoi il les présenta au roi de Perse.

(*La suite à un autre numéro.*)

LETTRE

A M. Eugène Burnouf, secrétaire de la Société asiatique
de Paris, etc.

Monsieur,

Ayant l'intention de publier une traduction des six premiers livres du *Râjatarangini*, ou de l'histoire du Cashmire, composée par le Pandit Calhana, avec le texte original et une traduction française, je prends la liberté de vous communiquer et de soumettre à votre jugement une méthode d'écrire le sanskrit un peu différente de celle qu'on a suivie jusqu'à ce jour.

TABLE GÉNÉRALE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE XVI^e VOLUME.

MÉMOIRES.

	Pag.
Mode d'expression symbolique des nombres, employé par les Indiens, les Tibétains et les Javanais. (E. JACQUET.)	5
(Suite et fin).....	97
Tableau statistique des principales tribus du territoire de la province d'Oran, etc. (J. J. MARCEL).....	74
Notice sur quelques procédés industriels connus en Chine au XVI ^e siècle. (E. BIOT).....	130
Note sur l'emploi et la signification du cercle ou de la couronne et du globe dans les représentations figurées des divinités chaldéennes ou assyriennes et des divinités persanes. (F. LAJARD).....	171
Abrégé du roman hindoustani intitulé <i>La rose de Bakawali</i> . (GARCIN DE TASSY).....	194
(Suite et fin).....	338
Notice historique et littéraire sur M. Klapproth, membre de la Société asiatique. (C. LANDRESSE).....	243
Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes abbassides. (E. QUATREMÈRE.) I ^{re} partie.....	289
Mémoire sur l'ouvrage intitulé كتاب الاغانى, <i>Kitab-al-agâni</i> , c'est-à-dire <i>Recueil de chansons</i> . (E. QUATREMÈRE).....	305
(Suite).....	497
Recherches nouvelles pour servir à l'histoire de l'astronomie chez les Arabes. (L. A. SÉDILLOT).....	420
Le Miriani, ou Histoire du roi Miri, conte géorgien, traduit en français et précédé d'une notice littéraire. (BROSSET).....	439
(Suite).....	559
Ordonnance du pacha d'Égypte, concernant les monuments anciens. Extrait du Moniteur du Caire. (KAZIMIRSKI).....	474

JOURNAL ASIATIQUE.



TROISIÈME SÉRIE.

TOME VI.

eu une conférence particulière avec Aswad, lui demanda quels conseils Adi lui avait donnés. Dès qu'il en eut entendu le détail, il s'écria : « J'en jure par la croix et par le baptême, cet homme t'a trompé et t'a donné un avis perfide. Si tu veux m'en croire, tu prendras le contre-pied de ce qu'il t'a dit, et tu arriveras ainsi au trône; si tu refuses de m'écouter, c'est Noman qui sera roi. En effet, les avis que tu as reçus ne sont qu'un tissu de ruses et de fraudes; et tous ces Arabes, issus de Maad, se montrent constamment artificieux et fourbes. » Aswad répondit : « Il n'a pas manqué de me donner un conseil plein de franchise; il connaît mieux que toi la cour de Kesra. Si je fais le contraire de ce qu'il m'a recommandé, je l'indisposerai contre moi, et il cherchera à me nuire; car c'est lui qui nous a amenés ici, et qui a parlé de nous au roi; or ce prince se fait un devoir de déférer à ses avis. » Ebn-Merina, désespérant de se faire écouter, dit à Aswad : « Tu vas voir ce qui arrivera. » Bientôt après, les jeunes princes ayant été introduits auprès de Kesra, ce monarque fut charmé de leur beauté, et se dit à lui-même qu'il avait rarement vu des hommes aussi remarquables; aussitôt, il leur fit servir un repas. Les jeunes princes suivirent ponctuellement le conseil que leur avait donné Adi. Le roi attachait ses regards sur Noman, considérait avec plaisir sa manière de manger, et dit à Adi, en langue persane : « Si quelqu'un d'eux annonce un mérite distingué, c'est à coup sûr celui-ci. » Lorsque les

quelque personne que ce fût. Dans cette retraite, Adi se livra avec ardeur à la poésie; voici les premiers vers qu'il fit à cette occasion :

Plaise à Dieu que je sache, relativement aux héros (et tes questionz répétées obtiendront un fidèle récit des événements),

Quel fruit produira pour nous le courage avec lequel nous avons exposé notre vie et nos richesses, au moment où les ennemis nous attaquaient avec fureur !

Lorsque placé à tes côtés je combattais nos adversaires, faisant pleuvoir sur eux mes traits, tandis qu'ils me lançaient leurs flèches, sans que de part ni d'autre l'ardeur guerrière se ralentit un moment,

Je réalisais tout ce que tu désirais, avec une franchise entière. Je domptais tes rivaux, et je te prouvais ma fidélité. Plût à Dieu que je me fusse donné la mort de mes propres mains, et que je n'eusse pas subi le trépas réservé aux ennemis !

Depuis notre catastrophe, partout règne la misère, quoique les meules soient placées sur le *thifal*¹.

¹ Le texte porte :

فقد اوقعوا الرحا بالثفال

Dans un vers de Zohair cité par Soïouti dans son Commentaire sur le Mogni (man. ar. 1238, fol. 91 v.) on lit :

فتعركم عرك الرحا بـثفالها

Il vous frotera comme la meule frotte le *thifal*.

Et le scoliaste fait cette observation : الثفال جلد او كسا
يوضع تحت الرحا ليكون الدقيق يقع عليها
• Le mot *thifal*
• الثفال désigne une pièce de cuir ou d'étoffe que l'on met sous
• la meule afin qu'elle puisse recevoir la farine. »

Il disait, dans la même pièce de vers :

Les ennemis, par leurs calomnies, s'occupent sans relâche de te nuire; j'en jure par le maître de la Mecque et par la croix.

Ils ont voulu que tu négligeasses un homme important, afin que, par suite, tu fusses jeté en prison ou précipité dans la tombe.

Je luttais assidûment contre tes ennemis¹, sans rien calculer, et déjà ils avaient amené sur toi un jour de désastre.

Je me montrais à eux ouvertement, ou je leur déguisais tous mes secrets, comme la branche de palmier, qui est cachée sous les fibres qui l'enveloppent.

Lorsque nous en sommes venus aux mains, à Nahek, j'ai obtenu contre eux autant d'avantages que peut en procurer, lors du tirage au sort, la meilleure flèche.

Je n'ai de ma vie troublé la position florissante de personne.

¹ Le texte porte: *وكنت لراز خصمك*. On lit dans la *Moallakah* de Lebidi: *أنا إذا التقت الجماع لم يزل منا لراز*; et Zouzeni fait cette observation: *رجل لراز عظمة جسامها للصوص يصلح لأن يلز بهم أي يقترن بهم ليقتلهم*. On entend par le mot *لراز للصوص* un homme qui est toujours « prêt à joindre les ennemis pour les vaincre. » Dans le *Hamasah* (page 309), on lit *لراز خصم*, que Tebrizi explique par *يلزم* « Celui qui s'attache à son ennemi, et ne le quitte pas qu'il ne l'ait vaincu. » Dans un vers cité par l'auteur du *Sirat-arresoul* (fol. 187 r.), on lit:

هناك لو كان ابن عبد لرازها

Si un fils d'esclave était son adversaire.

Mais le traitement que j'éprouve est vraiment extraordinaire.

Qui voudra dire ; de ma part, à Noman (car l'on aime les conseils donnés dans le secret) :

Aurais-je dû avoir pour partage les liens, les chaînes, le joug ? (L'homme habile saura exposer ces faits avec éloquence.)

Tu as appris que ma captivité se prolongeait, et tu n'as pas été touché des maux d'un prisonnier malheureux.

Ma maison est déserte; il n'y reste plus que des femmes veuves, épuisées par les gémissements; elles versent continuellement des larmes sur le sort d'Adi, comme une outre que l'ouvrier a cousue avec peu de soin.

Elles redoutent perpétuellement les calomnies des adversaires d'Adi, et des imputations mensongères qu'ils ont inventées contre lui.

Si j'ai fait une faute, si tu as contre moi quelque mécontentement, l'homme franc et loyal s'intéresse à son ami.

Si j'ai commis une injustice, vous m'en avez puni; je suis opprimé, j'ai droit de réclamer justice.

Si je meurs, tu regretteras ma perte, et tu ne trouveras plus un puissant auxiliaire lorsque, dans les combats, les lances rivales se croiseront.

Es-tu décidé à réparer le mal que j'éprouve, et à ne pas laisser échapper un avis utile ?

Aujourd'hui, je remets ma cause entre les mains d'un dieu qui est près de nous, et qui exauce les vœux qu'on lui adresse.

Il ajoutait :

Cette nuit a été pour nous longue et ténébreuse. Je suis comme un homme qui a devancé l'aurore, pour se livrer à une conversation nocturne¹,

¹ Le texte porte : كان نادر الصبح سمر. Je lis بادر الصبح.

Annonce à Amer et à son frère que je suis aujourd'hui chargé de chaînes pesantes,

Que je suis dans les fers, observé par un gardien ombreux; car l'homme est exposé à tous les accidents.

Je gémissais sous des chaînes redoublées, sous des entraves, couvert de vêtements grossiers et tout usés.

Partez dans le mois sacré, venez délivrer votre frère; déjà une caravane se dispose à partir.

Par le mot حرام, l'auteur entend le mois sacré الشهر الحرام. Suivant le témoignage unanime des écrivains cités, Noman étant parti pour la contrée de Bahreïn, un homme de la tribu de Gassan, c'est-à-dire, suivant une tradition, Djefnah-ben-Noman-Djefni, s'avança vers la ville de Hirah, et y recueillit tout le butin qu'il voulut. C'est à cette occasion que Adi fit les vers suivants :

Un homme pauvre et avide a paru, a livré aux flammes les environs de la ville,

Tandis que tu t'es laissé amuser par des chameaux que tu emmenais et par l'herbe restée dans les pâturages.

Suivant le récit unanime des historiens, comme la détention d'Adi se prolongeait, il écrivit à son frère Obai, qui se trouvait auprès du roi Kesra, et lui adressa les vers qui suivent :

Fais connaître à Obai, malgré son éloignement (et la science de l'homme lui est-elle de quelque utilité?),

Que ton frère, qui t'était si sincèrement attaché, et dans lequel tu avais une confiance entière tant qu'il a été heureux,

Est auprès d'un roi, chargé de fers, soit justement, soit injustement.

mensonge, et tu n'as eu d'autre but que d'extorquer des présents et de montrer ta méchanceté.» Faisant succéder aux menaces de nouveaux dons et de nombreux témoignages de considération, il tira de cet homme une promesse formelle, qu'il annoncerait au roi de Perse qu'Adi était mort avant son arrivée. En effet, l'envoyé étant retourné auprès de Kesra, lui dit : « Adi n'existait plus au moment où je me suis présenté pour le voir. »

Pendant Noman se repentit d'avoir ordonné ce meurtre; il reconnut qu'il avait été le jouet des intrigues et de l'audace des ennemis d'Adi, et, dès ce moment, il ne les vit plus qu'avec une extrême frayeur. Un jour qu'il était à la chasse, il rencontra un fils d'Adi, nommé Zeïd; frappé de la ressemblance que présentait sa physionomie, il lui demanda qui il était. Le jeune homme répondit : « Je suis Zeïd, fils d'Adi et petit-fils de Zeïd. » Le roi s'entretint avec lui, et reconnut qu'il se distinguait par les grâces de son esprit. Enchanté de cette rencontre, il attacha Zeïd à sa personne, le combla de dons et de gratifications. Il chercha à se justifier auprès de lui, sur ce qui concernait la mort de son père; ensuite il le fit partir pour la cour de Kesra, et écrivit à ce prince en ces termes : « Adi était un des hommes dont les conseils et les lumières étaient utiles au roi; il a éprouvé le sort qui attend infailliblement tous les hommes, et sa vie est arrivée à son terme; personne n'a plus vivement que moi ressenti ce malheur. Quant au roi, toutes les fois

j'ai lu le signalement auquel elles doivent ressembler; or, dans la famille de Mondhar, et auprès de votre serviteur Noman, on compte parmi les filles de ce prince, ses sœurs, ses cousines et ses autres parentes, plus de vingt femmes, dont la figure est conforme à ce portrait. Le roi lui ordonna d'écrire à ce sujet; Zeïd répartit: « Le plus grand défaut des Arabes, et de Noman en particulier, c'est qu'ils se regardent comme plus nobles que les Perses; je crains que ce prince ne dérobe ses parentes à la vue de votre envoyé, et ne lui présente d'autres femmes; si je me rends en personne auprès de lui, il ne pourra pas me tromper. Veuillez, ô roi, me charger de cette mission, et faire partir avec moi un homme de confiance, qui entende la langue arabe, afin que j'accomplisse heureusement ce qui fait l'objet de vos pensées et de vos désirs. » Le roi désigna, pour l'accompagner, un homme d'un caractère ferme, et rempli d'intelligence. Zeïd s'étant mis en marche, s'attacha à gagner son adjoint par des politesses et des témoignages de déférence. Lorsqu'ils furent arrivés à Hirah, Zeïd ayant été introduit auprès de Noman, vanta la puissance du roi de Perse; puis, il dit: « Ce monarque désire des femmes pour lui, ses enfants et ses parents; voulant vous honorer de son alliance, il s'adresse à vous de préférence à tout autre. » Noman ayant demandé quelles femmes désirait le roi, Zeïd lui dit: « Voici le signalement que nous avons apporté. Mondhar le Grand avait jadis fait présent au roi Anouschirwan d'une

devait faire de ses femmes, Hani ajouta : « Elles sont sous ma sauvegarde ; et personne ne pénétrera jusqu'à elles, pas plus qu'auprès de mes filles. » Noman s'écria : « J'en jure par ton père ! voilà un conseil excellent, et je le suivrai à la lettre. » Il choisit, parmi tout ce qui lui appartenait, des chevaux, des robes d'étoffe du Yémen, des pierreries, ou autres objets précieux ; il les remit à un homme de confiance, qu'il envoya au roi de Perse, avec une lettre, dans laquelle il s'excusait auprès de ce prince, et lui exprimait le désir de se rendre à la cour. Kesra reçut le présent, et fit dire à Noman qu'il pouvait venir. Le messenger étant de retour auprès de son maître, lui rapporta ce qui s'était passé, et l'assura qu'il n'avait rien vu qui fût de nature à inspirer des craintes : Noman se mit aussitôt en marche. Lorsqu'il fut arrivé à Madain, Zeïd-ben-Adi le rencontra sur le pont de Sabat, et lui dit : « Sauve-toi, petit Noman, si tu en as le pouvoir. » Noman lui dit : « C'est donc toi qui as tramé ma perte ? O Zeïd ! j'en jure par Dieu, si je vis, je te ferai périr par un supplice tel qu'aucun Arabe n'en aura subi un semblable, et je t'enverrai rejoindre ton père. » Zeïd répondit : « Va, petit Noman, remplir ta destinée ; j'ai disposé pour toi des entraves que ne romprait pas le poulain le plus pétulant. » Dès que Kesra eut appris que Noman était à sa cour, il le fit charger de chaînes, et l'envoya dans une prison située dans la ville de Khânekin. Il resta enfermé, jusqu'à ce que la peste s'étant déclarée dans cet endroit, il

la naissance de l'islamisme, à l'époque où Moghirah-ben-Schabah était gouverneur de Koufah. Cet officier l'avait demandée en mariage, et éprouva un refus formel.

Suivant le témoignage d'Ebn-Kelbi, qui cite pour garants son père et Scharki-ben-Adami, Moghirah-ben-Schabah ayant été nommé par Moawiah au gouvernement de la ville de Koufah, et passant un jour près du monastère de Hind, s'y arrêta; après avoir demandé et obtenu de Hind, fille de Noman, la permission de se présenter auprès d'elle, il entra chez cette princesse, qui fit étendre un cilice, sur lequel il s'assit; après quoi elle lui demanda quel était le motif de sa visite. Il répondit qu'il était venu la demander en mariage. Elle s'écria : «*J'en jure par la croix, si je savais avoir en moi quelque reste de jeunesse ou de beauté qui pût t'inspirer de la passion, j'accèderais à ta proposition; mais tu n'as d'autre intention que de pouvoir dire, dans les réunions des Arabes : Je possède le royaume de Noman-ben-Mondhar, et j'ai épousé sa fille. Au nom du Dieu que tu adores, voilà quel est ton but.*» Moghirah répondit que la chose était parfaitement vraie. «*Eh bien! dit Hind, cette alliance est impossible.*» Moghirah se retira à l'instant; et ce fut à cette occasion qu'il composa ces vers :

Tu as atteint le but auquel je tendais précédemment!
Sois bénie, ô fille de Noman!

أدرکت ما منیت نفسی خالیاً

courses religieuses, et l'on ne sut pas ce qu'il était devenu. Son fils faisait également profession du christianisme : tous deux s'occupèrent à faire construire des églises et des monastères. Hind, fille de Noman, fils de Mondhar, petit-fils de Noman et arrière-petit-fils de Mondhar, fit élever le monastère situé en dehors de Koufah, et qui porte le nom de *Couvent de Hind*. Lorsque Noman le jeune, père de cette princesse, eut été arrêté par ordre du roi de Perse Kesra, et fut mort dans sa prison, elle prit l'habit monastique, et se consacra à la vie religieuse dans son monastère, où elle séjourna jusqu'à sa mort, et où elle fut enterrée.

L'auteur de cet ouvrage ajoute : « J'ai transcrit en entier le récit de Ziadi, malgré les erreurs que renferme cette narration, attendu que je voulais, pour ce qui concernait cette histoire, recueillir toutes les traditions. » Mais ce récit renferme des circonstances évidemment fausses. En effet, Adi-ben-Zeïd fut réellement le compagnon de ce Noman-ben-Mondhar, emprisonné par ordre du roi de Perse; mais il ne vit ni ne connut Noman l'ancien, qui d'ailleurs n'était pas l'aïeul de Noman auprès duquel vécut Adi. J'ai rapporté tout à l'heure la généalogie de Noman; peut-être celui dont il est question était-il l'oncle paternel de Noman le jeune, fils de Mondhar et petit-fils de Noman l'ancien. Le prince qui embrassa le christianisme, et qui entreprit des pèlerinages religieux, ne fut pas converti par Adi-ben-Zeïd¹. Et comment

¹ Au rapport du nestorien Amrou (*Madjdal*, man. arabe 82,

La maison est déserte, et ses vestiges ressemblent aux lignes qu'une plume a tracées sur la surface d'une pièce de cuir.

Il fut du nombre des poètes dans les vers desquels on puisa leurs surnoms.

Au rapport d'Abou-Amrou-Scheïbani, il se nommait Amrou; suivant d'autres, Auf-ben-Saad-ben-Malek-ben-Dabiah. On le compte parmi les amants les plus passionnés هو من المنصبين. Il fut épris d'une de ses cousines, nommée Asma, fille d'Auf-ben-Dabiah. Mourakkisch le jeune المرقيش الاصغر; était fils du frère de Mourakkisch l'aîné. Il se nommait, dit-on, Abou-Amrou-Rebiah-ben-Sofian-ben-Saad; ou, suivant d'autres, Amrou-ben-Harmalah-ben-Saad: il fut aussi au nombre des amoureux célèbres. Épris de Fatimah, fille du roi Mondhar, il célébra dans ses vers la passion que lui avait inspirée cette princesse.

Les deux Mourakkisch jouèrent un rôle parmi les enfants de Bekr-ben-Waïl, prirent part aux guerres que cette tribu eut à soutenir contre les Benou-Thalebab ثعلبية, et se distinguèrent par leur audace, leur bravoure, la hardiesse avec laquelle ils se précipitaient les premiers dans les combats, les ravages qu'ils faisaient dans les rangs ennemis, et leur excellente conduite. Auf-ben-Malek-ben-

Telles sont les lignes écrites sur un parchemin, où les a tracées, le matin, un dessinateur habile.

Le stoliaste explique le verbe مرقيش par وزيه نطقه, et مرقيش par ناقط.

d'Akil avait avec lui sa femme, esclave de Mourakkisch. Celui-ci entendit un jour le mari de cette jeune femme, qui lui disait : « Laisse là cet homme, il est mort de sa maladie, et nous allons périr de faim et de misère. » La jeune esclave ne répondait que par des larmes; son mari ajouta : « Si tu refuses de m'obéir, je vais t'abandonner et partir. » Mourakkisch savait écrire; son père, Harmalah, qui le chérissait plus que ses autres enfants, l'avait confié à un chrétien de Hirah, qui lui avait enseigné l'écriture. Lorsqu'il eut entendu ce que disait l'Arabe Akili à la jeune esclave, il traça sur la partie postérieure de la selle les vers suivants :

O mes deux compagnons, arrêtez-vous, ne vous pressez point; vous pourrez partir ce soir: si vous ne déferez pas à mes vœux¹,

Peut-être que votre retard vous nuira en quelque chose, où que la promptitude vous servira à devancer quelque catastrophe prête à s'accomplir.

O voyageur, si tu passes près de moi, va dire à Anes-ben-Saad, et à Harmalah, si tu les rencontres, que Dieu bénisse et vous et votre père;

Ne laissez pas échapper ces deux esclaves, mais qu'ils reçoivent la mort:

Qui se chargera d'annoncer aux Arabes que Mourakkisch a été pour ses compagnons un fardeau insupportable?

Il semble déjà voir les lions qui, en l'absence des enfants de Rebiah, se précipiteront sur ses membres comme vers un abreuvoir.

يا صاحبي تلبثا لا تملا

ان الرواح رهين ان لا تفعل

des renseignements à l'esclave, qui protesta ne savoir absolument rien. Asmâ envoya cette fille vers son maître, qui se trouvait alors dans un festin, à Nedjran, et l'engagea à venir. Il arriva tout tremblant, et demanda à sa femme pour quel motif elle l'avait mandé. Elle lui répondit: Fais appeler ton esclave, le berger de ton troupeau, et demande-lui où il a rencontré cette bague. Cet homme interrogé par son maître, lui dit: J'ai reçu cet anneau d'un homme qui se trouvait dans la caverne de Djebban *كُهف جَبَّان* ou, suivant un autre récit, de *Djebbar*

l'Histoire de Nowairi (man. ar. 700, fol. 21). Plus loin (fol. 22): *الست تريد اللبن* « Ne veux-tu pas recevoir une rançon (composée de femelles de chameaux). » Plus bas (fol. 29): *لقد أسأت بذلك لنا صغار ولدك وتسومنا اللبن من دم كليب* « Tu as mal agi en nous offrant tes jeunes fils et en exigeant de nous une rançon pour le meurtre de Kolaïb. » Dans un passage d'Ebn-Nobatah (*Additam ad Histor. Arab.* pag. 12): *تسومنا اللبن*: « Tu exiges de nous une rançon. » Dans le *Hamasa* (man. fol. 74.v.) on lit ce vers:

ولكن ابى قومه أصيب اخـ وهم

رضا العار فاختراروا على اللبـ دما

Tébrizi fait cette observation: *بجمل اللبن كناية عن الابل*: Il désigne par le mot *le لبن*, « les femelles de chameaux que l'on donne pour la rançon du meurtre, attendu que les femelles ont du lait. » Dans un passage du Commentaire de Tébrizi (pag. 422) on trouve ces mots: *لو سئمت دمي الا اللبن* « Si je suis égorgé, tu ne tireras de ma mort d'autre vengeance que de recevoir une rançon. »

Est-ce à la famille d'Asmâ qu'appartiennent ces vestiges effacés, dans lesquels les oiseaux traçent des sillons, et qui n'offrent plus qu'un vaste désert ?

Ce vers fait partie d'un long poème il dit aussi à l'occasion d'Asmâ.

Seras-tu vaincu par ton cœur opiniâtre ? te forcera-t-il de céder à l'amour d'Asmâ, ou est-ce toi qui le surmonteras ?

Son cœur, consumé par la passion, ne cessera point de chérir Asma;

Telles sont les amertumes et les suites de l'amour.

Peut-on blâmer un homme, qui pour l'amour d'Asmâ, a supporté les dénunciations des calomniateurs, et qui s'est éloigné entièrement ?

Asmâ, si tu le sais, est l'objet des chagrins de mon âme; elle est le principal sujet des conversations qui ont rapport à l'absence.

Lorsque mon cœur pense à elle, je suis comme un homme livré au frisson et aux accès d'une fièvre violente.

Au rapport d'Abou-Amrou, Moudjaled-ben-Raïan ayant attaqué, près de Nedjran, les Benou-Tagleb, leur fit éprouver un échec considérable, et enleva beaucoup de butin et de prisonniers. Il avait avec lui, dans cette expédition, Mourakkisch l'ainé, qui fit, à cette occasion, les vers suivants :

J'ai reçu un messager des Benou-Amer; il m'a raconté leurs nouvelles, qu'il savait comme témoin oculaire,

Il m'a appris que les enfants de Rakhm marchaient tous ensemble, avec une armée aussi brillante que les étoiles de l'aurore;

Conduisant des chameaux gras, qui marchent toute la nuit et des chevaux bais, à la taille svelte, et dont le front offre une étoile blanche.

La tribu n'a pas su leur arrivée, jusqu'au moment où elle a vu briller les cimiers de leurs casques au-dessus de l'étoile de leur front.

Ils ont fait avancer, puis reculer leurs troupeaux, et leur ont fait quitter l'abreuvoir avant le temps ordinaire.

Combien de corps de guerriers généreux j'ai frappés de mon glaive, près de Dhou-Mazhaf et de Meker!

Combien d'hommes égorgés gissent à Nedjran! combien d'êtres, dont le visage était caché dans la poussière!

HISTOIRE DE MOURAKKISCH LE JEUNE.

Suivant le récit d'Abou-Amrou, Mourakkisch se nommait Rebiah-ben-Sofian-ben-Saad-ben-Malek-ben-Dabiah; il était neveu de Mourakkisch l'ainé, et oncle paternel de Tarafah-ben-Abd. Au rapport d'Abou-Amrou, des deux personnages qui portèrent le nom de Mourakkisch, le jeune fut le plus habile poète, et celui qui vécut le plus longtemps. C'est lui qui fut l'amant de Fatimah, fille de Mondhar. Cette princesse avait à son service une jeune esclave nommée Bint-Adjlan بنت عجلان; elle habitait un palais situé dans le lieu appelé *Kadimah* كاذمة, et devant lequel étaient des gardes apostés par Mondhar. Chaque nuit, les soldats traînaient des pièces d'étoffe autour de la forteresse, dans laquelle personne ne pouvait entrer que Bint-Adjlan. Celle-ci, toute les nuits, introduisait chez elle un habitant des bords de la rivière من اهل الماء, qui restait avec elle jusqu'au jour. Amrou-ben-Habab-ben-Malek dit à Mourakkisch : « Bint-Adjlan choi

bon à attendre de lui. Il en est de même s'il s'assied sur la cassolette ou s'il la repousse. » Bint-Adjlan ayant présenté la cassolette à Mourakkisch, lui dit : « Assied-toi dessus ». Il refusa de s'asseoir; invita la jeune fille à placer auprès de lui la cassolette, après quoi il parfuma sa barbe et sa chevelure. Ayant pris le cure-dent, il en coupa la pointe, après quoi il s'en servit. La princesse, instruite de ces détails, sentit redoubler l'intérêt que lui avait inspiré ce jeune homme, et elle dit à son esclave : « Introduis-le auprès de moi. » Bint-Adjlan prit dans ses bras Mourakkisch, comme elle faisait d'ordinaire, et il partit avec elle. Ses compagnons, en s'éloignant, se dirent l'un à l'autre : « C'est sans doute avec une mauvaise intention que Bint-Adjlan a saisi Mourakkisch. » Les gardes placés devant le pavillon où résidait Fatimah, fille de Mondhar, répandaient la terre autour de l'édifice, et promenaient par-dessus un vêtement, afin qu'elle fût parfaitement unie. Ils exerçaient une surveillance scrupuleuse, et ne laissaient entrer auprès de la princesse que Bint-Adjlan. Le matin, le roi envoyait ses devins القافة, qui, après avoir examiné attentivement les traces imprimées sur le sol, venaient dire au monarque qu'ils n'avaient vu d'autres vestiges que ceux des pas de Bint-Adjlan. Le soir ¹, la jeune esclave fit monter Mourakkisch sur son dos, se l'attacha en travers du corps à l'aide d'une pièce d'étoffe, et l'introduisit chez

¹ Je n'ai pas besoin d'avertir que cette histoire rappelle l'anecdote romanesque d'Emma et d'Eginhard.

« Que Dieu maudisse cette entrevue secrète ! j'ai chez moi le *Moaidi*⁴. » Puis, ayant appelé Bint-Adjlan, elle lui ordonna de reconduire Amrou. Celui-ci étant de retour au lieu, où il avait laissé son compagnon, Mourakkisch, qui le vit revenir si promptement, se douta bien que son imposture avait été découverte.

¹ C'est une allusion à cette expression proverbiale, تَسْمَعُ بِالمَعِيدِ خَيْرٌ مِنْ أَنْ تَرَاهُ, « Il vaut mieux entendre parler du moaidi que de le voir. » On dit également : لَأَنْ تَسْمَعَ بِالمَعِيدِ, ou تَسْمَعُ بِالمَعِيدِ لَا أَنْ تَرَاهُ, ou enfin, أَنْ تَسْمَعَ, ou خَيْرٌ مِنْ أَنْ تَرَاهُ. La meilleure leçon, dit Meidani (prov. 774 et 5982), est celle de تَسْمَعُ; mais on trouve plus ordinairement تَسْمَعُ بِالمَعِيدِ. C'est ainsi que le proverbe est cité dans le Commentaire d'Ebn-Djinni sur le Hamasah (man. d'Asselin 778, fol. 64 r. et v.). Dans l'Histoire biographique d'Ebn-Khallikan (manusc. ar. 730, fol. 230 r.), on lit تَسْمَعُ بِالمَعِيدِ لَا أَنْ تَرَاهُ. « Que tu entendes parler du moaidi, mais que tu ne le voies pas. » Ainsi que dans le *Kartas* (man. pag. 69) et dans l'ouvrage d'Ebn-Kotrob (man. 897, f. 15 v.), et dans les scolies sur Ebn-Fâred (f. 50 r.). Dans l'Histoire de Kaïrowan (man. ar. 752, fol. 21 r.) on lit : لَيْنِ تَسْمَعُ بِالمَعِيدِ خَيْرٌ مِنْ أَنْ تَرَاهُ; et dans le Commentaire d'Ebn-Noçatah sur Ebd-Zeidonn (*Additam ad. Hist. Arab.* pag. 49) : فَالمَعِيدِ تَسْمَعُ بِهِ خَيْرٌ مِنْ أَنْ تَرَاهُ. Cette expression, ainsi que l'attestent Meidani (prov. 774) et plusieurs des écrivains déjà cités, s'emploie en parlant d'un homme dont il vaut mieux entendre parler que de le voir; et, par extension, le mot moaidi معيدى signifie « un être nuisible, qui est le fléau des autres, » comme dans ce passage de l'Histoire de Mahmoud, écrite par Othi (man. de Ducauroy, fol. 265 v.) : هُوَ مَعِيدِي. « Il était dans le Khorasan, par suite de ses inclinations lâches, le fléau des hommes généreux. »

Amrou se mordit les doigts si violemment, qu'il les coupa; couvert de honte, il abandonna le troupeau, c'est-à-dire les chameaux à la garde desquels il veillait, et se retira vers sa famille. Mourakkisch fit, à cette occasion, une pièce de vers, qui commence ainsi :

O Fatimah, sois saine et sauve! je ne romps point aujourd'hui avec toi, et ne romprai jamais, tant que ton amour subsistera ¹.

¹ Je donnerai ailleurs cette pièce de vers tout entière.

ADDITION POUR LA PAGE 484.

Au rapport de Burckhardt, (*Notes on the Bedouins*, tom. I, p. 60), les truffes sont encore un mets favori des Arabes du désert.

(*La suite au prochain numéro.*)

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CÉ VOLUME.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
Mémoire sur le goût des livres chez les Orientaux. (QUATRE-MÈRE.)	35
Notice hitorique et littéraire sur M. le baron Silvestre de Sacy. (REINAUD.)	113
Quatrième lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme. (F. FRESNEL.)	196
Suite et fin	225
Mémoire sur la condition de la propriété territoriale en Chine depuis les temps anciens. (É. BIOT.)	255
Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, de l'époque du petit Tobbà, du siège de Médine, et de l'introduction du Judaïsme dans l'Yaman. (PERRON.)	353
Suite et fin	433
Mémoire sur l'ouvrage intitulé, <i>Kitab-Alaghâni</i> , c'est-à-dire <i>Recueil de chansons</i> . (QUATREMÈRE.) (Suite.)	465
Sixième lettre sur les Arabes avant l'islamisme. (F. FRESNEL.) .	529
Esquisse de la langue arabe parlée à Alger. (BRESNIER.)	589

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Cours d'histoire ancienne, etc. par M. Ch. Lenormand. (REINAUD.)	336
Examen critique de l'ouvrage intitulé, <i>Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis, etc.</i> D' Ch. Lassen. (JACQUET.) (Suite et fin.)	385

LIBRAIRIE ORIENTALE DE M^{me} V^o DONDEY-DUPRÉ.

OUVRAGES NOUVEAUX.

- EXPOSÉ DE LA RELIGION DES DRUZES, tiré des livres religieux de cette secte, et précédé d'une introduction et de la vie du khalife Hakem biamr-Allah, par M. le baron S. de Sacy; 2 forts vol. in-8°... 25 fr.
- ARABICA ANALECTA INEDITA e tribus manuscriptis genevensibus in usum tironum edidit Joh. Humbert, arabicæ linguæ professor, et Instituto gallico adscriptus. Parisiis, e Typographia regia, 1838; 1 vol. grand in-8°..... 9 fr.
- LE TA-HIO, ou la Grande étude, ouvrage de Khong-fou-tseu (Confucius) et de son disciple Tsang-Tseu; traduit en français, avec une version latine et le texte chinois en regard, etc. par G. Pauthier; 1 vol. grand in-8°, papier vélin..... 15 fr.
- LE TAO-TE-KING, ou le Livre révélé de la raison suprême et de la vertu, par Lao-Tseu; traduit en français et publié pour la première fois en Europe, avec une version latine et le texte chinois en regard, accompagné du commentaire complet de Sie-hoei, d'origine occidentale, et de notes tirées de divers autres commentateurs chinois, par G. Pauthier; 1^{re} livraison; grand in-8°, papier vélin..... 10 fr.

ARABE. — PERSAN.

- ANWAR SOHEELY, nouvelle édition, lithographiée à Calcutta; 2 vol. in-8°..... 62 fr. 50 c.
- MOOLUKHEKUS-OOL-TUWAREEKH, being an abridgement of the celebrated historical work called the Seir Mootakherin, by Maulavi Abdool-Kerim. Calcutta, 1827; 1 vol. royal in-4°..... 55 fr.
- GHAAYATU-L-BAYAN FI ILMIL-LISAN; being a Treatise on Arabic Sarf o Nahy, collected from various works, by Abdurrahim son of Abdulkarim, under the direction of D^r Matthew Lumsden. Calcutta, 1828; royal in-4°..... 62 fr. 50 c.
- DIWAN OF HAFIZ, édition lithographiée à Calcutta, 1826; 1 vol. grand in-8°..... 27 fr. 50 c.
- MIRCHONDI HISTORIA Seldschakidarum, persice e codicibus manuscriptis parisino et berlinensi nunc primum edidit, lectionis varietate instruxit, annotationibus criticis et philologicis illustravit J. A. Vullers. Gissæ, 1838; 1 vol. in-8°..... 10 fr.
- PERSIAN TABLES from the Anwari Soohely of Hussein Vaiz Kashify, with a vocabulary prepared and arranged by James Michael. London, 1827; in-4°..... 24 fr.
- KITAB-WAFAYAT AL-AYAN. Vie des hommes illustres de l'islamisme, en arabe, par Ebn-Khallikan; publiée par le baron Mac Guckin de Slane, membre du conseil de la Société asiatique de Paris; tome I, première livraison..... 10 fr.

Il y aura huit ou neuf livraisons.

